



Mon bio panier

Par Romain et Benjamin

Entre Lavausseau et Jazeneuil, entre conventionnel et bio, Sébastien est un entre-deux. La trentaine, affable, il commence à travailler comme commercial chez un concessionnaire de matériels agricoles pendant 15 années avant de se tourner vers le bio. L'ennui pointait et l'envie d'autre chose aussi. Il a donc remis les pieds dans la terre en reprenant l'exploitation de son père, céréalier en conventionnel. Il utilise 1,6 ha des terres de son père pour le maraîchage en bio. Il a obtenu le label bio en 2019 et a lancé son activité en même temps. Il y trouve un intérêt car il vend des "produits de qualité" et trouve "intéressante la technique non chimique". Il n'utilise et ne manipule aucun produit issu de la chimie. Son objectif : "faire les choses bien et produire sainement de bons produits".

La technique bio :

Sébastien lui trouve des avantages : "le travail sans utilisation de produits chimiques permet de produire des légumes sains, de qualité et avec du goût". Mais il y voit aussi des inconvénients, "une charge de travail supplémentaire", car comme il dit, "un désherbage avec un pulvérisateur est plus vite fait qu'un désherbage à la main". D'après

lui, le maraîchage bio est moins rentable que le maraîchage conventionnel. Certes les prix sont plus rémunérateurs, mais la charge de travail est beaucoup plus lourde. Mais en bio, la surface maximum autorisée est beaucoup plus restreinte que celle du maraîchage conventionnel (la surface maximum autorisée pour une seule personne, par rapport au temps de travail est d'en moyenne 1,5ha en bio ; en conventionnel elle peut être bien plus importante).

Sa pensée :

Il essaye de travailler la terre de manière durable pour les générations futures qui feront comme lui.

Il essaye aussi de développer ses connaissances agronomiques et de les transmettre aux autres personnes qui veulent exercer le même métier que lui. Selon Sébastien, le maraîchage bio sera saturé dans 10 ans, car beaucoup de maraîchers s'installent et ils seront rachetés par des industriels. Il dit aussi avoir de plus en plus de concurrence sur les marchés, car c'est le grand boom en ce moment, "ceux qui auront déjà fait leur clientèle s'en sortiront".



Le cheval "trait" en vogue

Par Léa et Adrien

Pouvez-vous vous présenter et nous dire où nous sommes ?

Je suis Camille Guyot, j'habite à la Grange des Brandes, sur la commune de Saint-Maurice-la-Clouère (à 20km au sud de Poitiers). Je suis à la retraite, mais j'ai été agriculteur pendant 40 ans, avec des vaches allaitantes et un élevage de lapins.

Pourquoi avoir repris le cheval de trait dans votre élevage ?

J'ai réintroduit le cheval de trait, car cela m'a toujours manqué dans ma carrière. Il n'était plus question d'utiliser des chevaux pour travailler la terre, c'était considéré comme du folklore, complètement dépassé. C'était difficile d'être à contre-courant, durant la période 1970-90. Malgré tout, j'ai réintroduit cette pouliche, pour le jardinage, l'entretien de quelques rangs de vignes, un

verger ou encore faner et andainer le foin.

Pouvez-vous présenter Trait Vienne, l'association dont vous êtes président ?

Progressivement, nous avons constitué cette association avec d'autres utilisateurs de chevaux de trait. On a commencé à s'investir sur les différentes voies possibles du cheval de trait. Et aujourd'hui, nous organisons des rassemblements et aussi le premier samedi du mois d'août, il y a l'évènement à Romagne (86).

Pourquoi les chevaux ont-ils totalement disparu du monde agricole en France ?

Je pense qu'après la guerre, les agriculteurs se sont basés sur les besoins de la population et ont préféré les machines aux chevaux. Et comme on dit, à cette époque et encore aujourd'hui, il est difficile d'aller contre les idées du monde agricole.

Pourquoi est-ce que certaines personnes y reviennent ?

Les préjugés s'amenuisent au fur et à mesure du temps et les questions environnementales qui se posent aujourd'hui y sont pour quelque chose. Le besoin des gens de revenir aux origines peut aussi être un facteur.

Les chevaux ont-ils de l'avenir ?

Oui, ils sont en train de reprendre leur place d'antan. Je pense sincèrement que les chevaux ont de l'avenir dans l'agriculture pour une utilisation autre que le loisir ou la viande. Après, dans combien de temps reviendront-ils sur le devant de l'agriculture et surtout pour combien de temps, c'est une autre question.

Concernant l'outillage, est-ce facile d'en trouver ?

Alors, quand le cheval de trait a commencé à être réintroduit, beaucoup se sont dit qu'il suffisait de remettre en état le vieux matériel déjà présent à l'époque. Mais celui-ci n'est pas adapté aux chevaux d'aujourd'hui et pas très confortable pour l'utilisateur. Mais maintenant il peut être facile de trouver du matériel adapté et plus confortable pour l'animal et la personne utilisant le matériel.

Est-ce que le cheval change le rapport au travail ?

Pour ma part oui, c'est un contact humain. Comme on dit les chevaux sont "des bêtes à chagrin", mais ils ressentent des émotions et nous les font ressentir. Alors oui, je dirais qu'il change le rapport au travail.

Le temps de travail est-il plus conséquent ?

Non pas de beaucoup. Un cheval peut effectuer le même travail qu'un engin mécanisé. Seulement si l'on sait se servir de ce "matériel vivant" comme il faut.

Ont-ils un impact plus ou moins conséquent sur le sol ?

Non, car contrairement à un tracteur qui passera toujours au même endroit, le che-

val ne posera que très rarement les sabots au même endroit et il y restera moins longtemps qu'un tracteur peut le faire.

Le cheval de trait a donc bon espoir de revenir dans le monde de l'agriculture ? Et il y serait même bénéfique ?

Oui, de mon point de vue c'est le cas, et c'est d'ailleurs pour cela que les associations de chevaux de trait se développent de plus en plus, et que le nombre d'exploitants utilisant le cheval en traction animal augmente.



Les nouvelles technologies dans le secteur agricole, les évolutions hallucinantes !

Par Gabriel et Matis

Depuis l'apparition du premier tracteur dans les années 1892 à la disparition progressive des chevaux et des bœufs dans nos campagnes dans les années 1950, le matériel n'a plus rien à voir par rapport à aujourd'hui où la grosse puissance et les technologies sont présentes dans le machinisme agricole.

Aujourd'hui, on trouve sur le marché du machinisme agricole des tracteurs entre 70 et 650 chevaux et des prix qui s'abondent entre 30 000 et 400 000 euros. On est très loin des tracteurs que nos grands-pères possédaient.

Pour comprendre toutes les évolutions des constructeurs de matériels agricoles et avoir une idée de ce qui nous attend dans le futur, nous avons interviewé un professeur d'agroéquipement ainsi qu'un commercial dans un concessionnaire agricole.

Mr Thierry Morin enseigne l'agroéquipement depuis 25 ans. Il a enseigné sa discipline en LEP privé pour former des mécaniciens puis au lycée agricole du Mans en enfin au lycée agricole Xavier Bernard de Venours (86).

Il a observé beaucoup d'évolutions dans le secteur agricole et enseigne de nouvelles technologies à ses élèves chaque années.

"Au commencement, on ne parlait pas de GPS !"

Au début de son enseignement, il commençait à parler d'électronique comme le relevage d'un tracteur qui était en option (aujourd'hui ce n'est plus en option mais déjà installé de base). Il a commencé à parler de climatisation, de guidage et aujourd'hui il parle de GPS et de robot.

"À l'avenir, il n'y aura plus de conducteur dans le tracteur" affirme Mr Morin, il a ajouté : "Les constructeurs savent faire des tracteurs autonomes mais la réglementation nous arrête d'un point de vue sécurité." Il est même prêt à parier qu'il parlera de tracteurs sans chauffeur avant de partir à la retraite.

En tant qu'enseignant il a pu observé ce changement. Il reconnaît que "toutes ces nouvelles technologies sont intéressantes, car chaque année on peut présenter de nouvelles choses aux élèves. Mais il va falloir qu'ils s'habituent à moins conduire, même s'ils aiment ça et manier le gros matériel".

"A la création du premier robot de traite, tous les agriculteurs ont dit que ça ne marcherait pas et aujourd'hui 50 % des agriculteurs en possèdent un !"

Les agriculteurs ont du mal à faire confiance à ces nouvelles technologies à cause du surplus d'électronique et les diverses pannes mais de plus en plus ils acceptent et la demande augmente. Toutes ces technologies sont pour la plupart robotisées et les prix peuvent atteindre des montants assez imposants (jusqu'à 150 000 euros pour un tracteur de 140 chevaux toutes options) mais s'amortissent grâce à la rentabilité de ces innovations. Beaucoup d'agriculteurs font sous-traiter par des robots ou gros tracteurs avec énormément de technologies (que possèdent les entreprises agricoles : il y en a 21 671)

Guillaume, la trentaine est commercial et démonstrateur chez un gros concessionnaire en matériel agricole. Une partie de son travail consiste à essayer et présenter le matériel aux agriculteurs. Après avoir obtenu une licence de responsable commercial, il travaille depuis 5 ans, à Iteuil (15km au sud-est de Poitiers), chez Auriau. De plus, il y a 3 ans, il obtient un poste d'aide aux technologies pour les clients ainsi que les commerciaux et techniciens en interne.

"Quand je suis arrivé on développait du guidage, aujourd'hui on en est à développer des logiciels de traitements de données et gestion parcellaires !"

Aujourd'hui, le guidage par GPS est acquis et très bien développé maintenant il y a de plus en plus d'options qui s'ajoutent.

De plus, les nouvelles technologies s'inscrivent dans le développement durable : "Elles sont utilisées pour optimiser l'épandage d'intrants, obtenir un gain de temps de travail mais aussi harmoniser la technicité des appareils et respecter l'environnement. Il y a aussi un aspect social qui consiste à avoir un meilleur confort de conduite et de travail, limiter la fatigue et diminuer son temps administratif", explique Guillaume.

Derrière ces nouvelles technologies, ça apporte bien sûr de la facilité mais surtout un enjeu économique pour les constructeurs car il doivent rester dans l'air du temps et se démarquer chacun de la concurrence. Chaque constructeur essaye et innove dans

des innovations différentes pour se démarquer et prendre une longueur d'avance. La principale difficulté est la clientèle et les techniciens avec l'adaptation de ces nouvelles innovations pour régler ce problème, ils accompagnent tous les jours les clients et intervenants internes.

De plus, une problématique s'est imposée à cause de ces évolutions importantes ces dernières années !

Il a fallu trouver la rentabilité économique des technologies surtout pour les structures agricoles de petites et moyenne tailles.

"Il est vrai que les petites exploitations ont plus de difficultés à trouver leur rentabilité donc elles s'adaptent moins vite mais arrivent à s'adapter", informe Guillaume.

"Plus on va ajouter de composants, plus il y aura de sources de panne !" Toutes ces technologies modernes pourraient apporter plus de pannes mais cela est faux, il n'y pas forcément plus de pannes mais les problèmes seront plus divers.

Pour éviter ou réparer ces pannes, ils ont amélioré l'accompagnement pour limiter et maximiser cette fiabilité grâce notamment au dépannage à distance par la télémétrie, grâce aux ordinateurs et leurs logiciels qui sont connectés aux matériels.

Demain, les constructeurs seront prêts à l'automatisation complète d'une exploitation, les constructeurs pensent avant tout à la durabilité et la rentabilité des exploitations agricoles. De plus, tous les jours, il y a des prototypes de matériels et de technologies en test.

Mais alors à quoi pourrait ressembler l'agriculture et le matériel de demain? Guillaume a une réponse :

"Demain, une exploitation sera entièrement connectée, avec un relevé constant des informations de toutes les interventions dans le but de l'analyse et l'optimisation des coûts de production."

Il est temps de se réveiller !

Par Romain

il y a encore peu la pollution ne faisait pas partie de mon vocabulaire, pour être franc je m'en fichais royalement.

du moins c'était le cas jusqu'à cette nuit.

qui t'a raconté mon histoire autant me présenter, je m'appelle Léon Lemane je suis lycéen et j'ai 17 ans, aussi bien que je me souviens j'ai toujours aimé regarder la télé, ce soir là je me souviens j'avais perdu la télécommande la seule chose que je pouvais regarder était un documentaire sur la pollution.

et merde où suis-je

zzzzziip

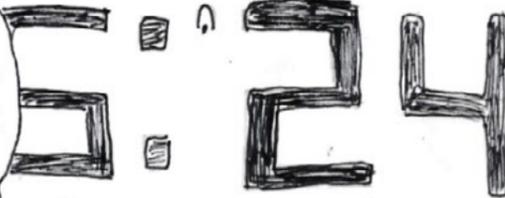
Diesel

ça fait carrément flipper. Eh oh si c'est une blague ce n'est pas drôle!

lève-toi tu vas te faire écraser!!!

ce type va se faire tuer.

ce n'était qu'un rêve!



ah je suis mort je jeterai plus jamais rien par terre, en plus c'est l'heure d'aller en cours, je suis à la bourre.

on a 20 minutes pour aller en cours.

Oh rien

et dis tu as regardé quoi à la télé hier soir

tu a de la chance moi j'avais perdu ma télécommande

c'est vide!

BLAM

c'est à ce moment-là que dans la tête de Léon que se passa un changement majeur.

oh merde, c'est partie tout seul

désolé !!!



Nous sommes partis à la rencontre d'un jeune chasseur qui a récemment décroché son permis de chasse (possible à partir de 16 ans) pour le questionner sur le futur de ce loisir qui est de plus en plus décrié. Selon lui, la chasse à tir, dans une trentaine d'années, "sera gérée par l'Etat et l'armée". Le nombre de chasseurs aura fortement diminué et ce loisir perpétué depuis des millions d'années sera oublié ou plutôt modifié pour laisser place à une simple "régulation du gibier".

Des chasseurs au gibier ...

Côté chasseur, on pense que leur nombre va diminuer à cause des restrictions et de leur mauvaise réputation. La population perçoit de plus en plus mal la chasse en général. Selon lui cette perception est due "aux accidents et au fait de tuer du gibier, même si cette activité est importante, car elle permet de réguler les animaux". Pourtant, poursuit-il, "la chasse est de plus en plus réglementée au niveau de la sécurité, mais malgré cela, les accidents sont

toujours présents". Cette réglementation fonctionne puisqu'en 2000, le nombre de morts à la chasse était de 39 personnes, chasseurs et non-chasseurs. En 2017-18, leur nombre est divisé par 5, puisque l'on compte 7 accidents mortels.

Moins de chasseurs donc, mais plus de gibier d'ici 30 ans. Dans l'idée que l'armée ou l'Etat finira par gérer cette pratique, il pense que "la population de gibier va fortement évoluer, car l'armée ne fera pas des battues tous les quatre matins et les seules fois où ils en feront, elles seront très importantes, avec beaucoup de gibier prélevé".

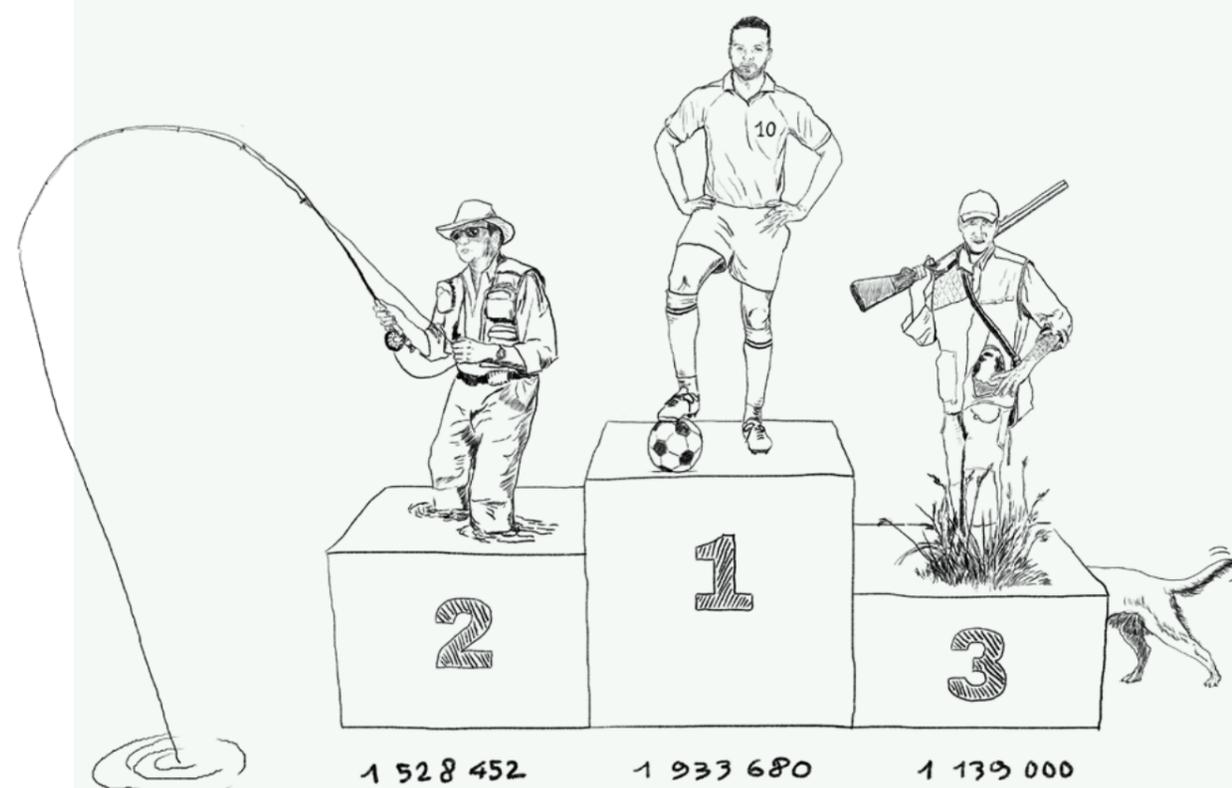
Nous, qui chassons aussi, pensons que la chasse restera toujours un loisir inégalé dans nos campagnes et que ce n'est pas prêt de s'arrêter. La chasse permet de se retrouver entre amis, familles et même de faire de nouvelles connaissances en mélangeant anciens et jeunes...

Illustration

QUELQUES CHIFFRES :

- 1,139 millions de chasseurs durant la campagne de chasse 2016-2017 (détenteurs d'un permis valide)
- Il y a avait 2,2 millions de chasseurs en 1975
- Après le foot et la pêche, il s'agit du 3e loisir en France, qui compte le plus de licenciés
- 2,2 % des licenciées sont des femmes
- 53 % des chasseurs ont plus de 55 ans
- 2800e par an, c'est le budget moyen dépensé par un chasseur (équipement, licence, transport, entretien...)

Source : Le Monde, 29/08/2018





La volaille a-t-elle du plomb dans l'aile?

Par Victore et Loïs

Monsieur Papet et Madame Bidaud sont éleveurs de volailles fermières. Ils nous ont présenté leur vision du futur de la volaille "fermière". Ce sont nos parents.

La France est le 2ème producteur européen de volailles. L'aviculture est un secteur important de l'économie française, qui emploie près de 60 000 salariés et 14 000 éleveurs.

La ferme de Mr PAPET Antony est située à Cours dans les Deux-Sèvres entre Niort et Parthenay. Il exerce depuis 2003 l'élevage de volailles traditionnel "local, non industriel", principalement en poulets, pintades et volailles de Noël (chapons, oies, dinde, pintades chaponnées).

La ferme de Mme BIDAUD Séverine est située aux Roches-Prémarie plus exactement à Andillé dans la Vienne à 20 km au sud de Poitiers. Elle exerce depuis 2000 l'élevage de volaille traditionnelle, et produit des volailles à rôti : poulets, pintades, canettes. Canards gras (de février à avril et d'octobre à décembre) Spécial fin d'année : chapons, oies, dindes, foie gras, magrets, aiguillettes.... Conserves de canards : rillettes, grillons, confits... Spécialités : Délice d'Andillé

Voici quelques extraits :

"Je considère qu'il y a 2 types d'élevages industriels et traditionnels", Antony.P

"Il faut espérer être aussi rémunératrice la consommation est de plus en plus demandeuse il faut qu'il y est le moins d'intermédiaires possible pour le consommateur", Séverine.B

"À un moment donné, on sera obligé de faire du volume pour les charges et les investissements. Suivant la consommation qui peut bouger durement avec les modes d'agriculture, on peut émettre quelques doutes", Antony.P

"Je pense que la volaille a de l'avenir encore quelques années", Antony.P

"Dans notre production, oui, c'est possible, on a un céréalier à la maison, il faut essayer de pouvoir faire un élevage en autoconsommation il faut quand même de la protéine", Séverine.B

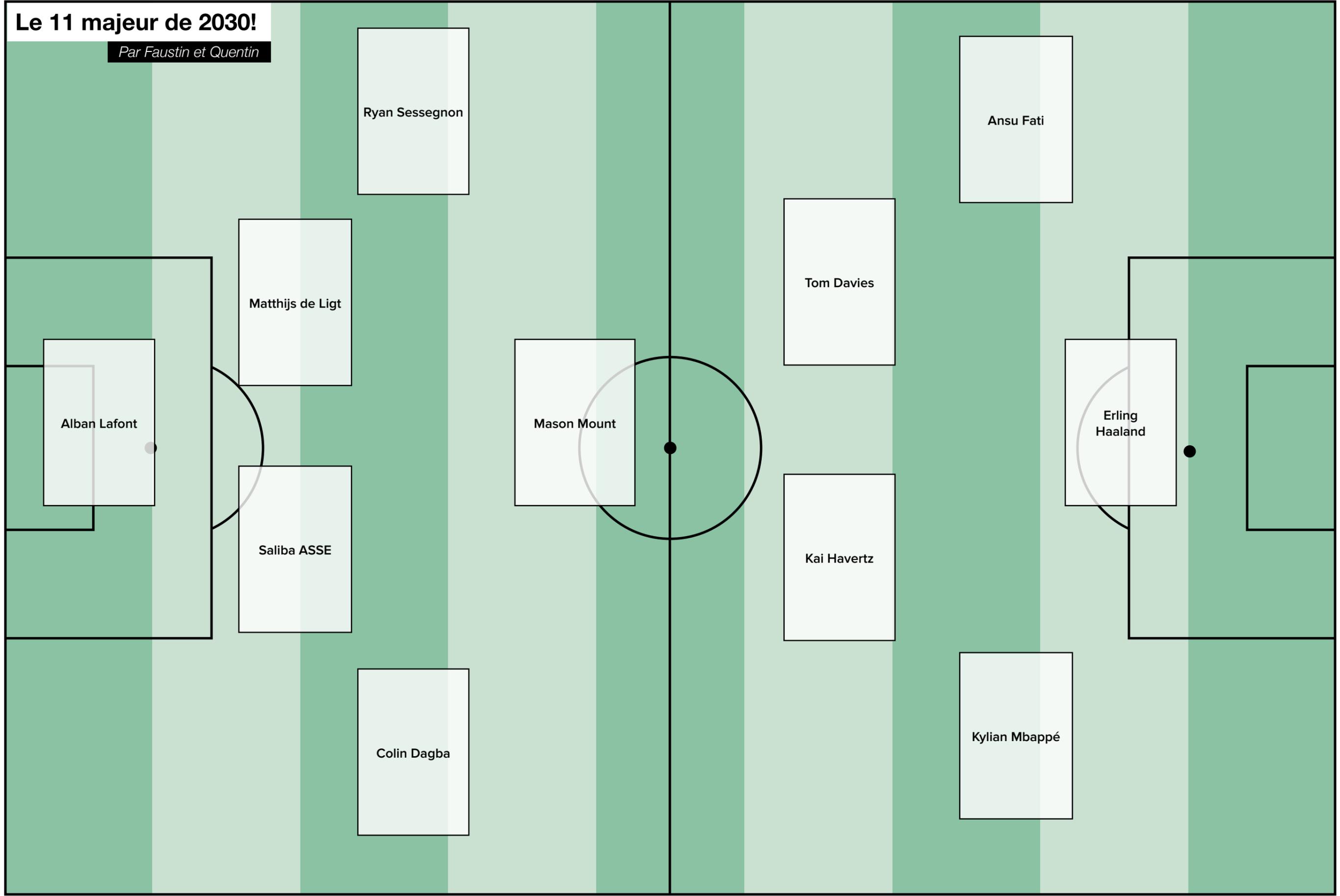
"Je pense qu'il faudra toujours considérer le bien-être animal encore bien plus qu'aujourd'hui même si on fait des efforts en ce moment", Antony.P

"J'espère qu'il sera encore la parce que cela reste dans nos traditions, c'est la bonne bouffe française, le gavage sera peut-être modifier. Je ne vois pas comment, car il n'exite pas 50 000 techniques du gavage, mais moi en tant que gaveuse, je ne peux pas dire que dans 30 ans j'espère qu'il y en aura pas, ça embêterais de ne plus manger de foie gras ou un bon magret de canard", Séverine.B



Le 11 majeur de 2030!

Par Faustin et Quentin



Ryan Sessegnon

Ansu Fati

Matthijs de Ligt

Tom Davies

Alban Lafont

Mason Mount

Erling Haaland

Saliba ASSE

Kai Havertz

Colin Dagba

Kylian Mbappé



Une journée à courre et cors perdus

Par Solène et Matis

Je m'appelle Solène, j'ai 16 ans. Je vais à la chasse à courre depuis que j'ai 2 ans. Plutôt que de vous en parler de manière générale, j'ai préféré vous décrire une journée type.

6h: Le réveil sonne.

6h05: Deuxième rappel, ça pique. Je sors péniblement du lit.

6h15: Merci Georges Clooney, le café coule en moins de 30 secondes. Deux tartines et une grande tasse.

6h25: J'enfile un pantalon vert, des chaussettes par dessus, une chemise blanche et un petit gilet de vénerie*.

6h30: Je mets mes bottes et mon manteau puis je monte dans le 4x4.

6h50: J'arrive au Bois des Cours, une forêt privée, à Barrou, en Indre-et-Loire. Dix personnes sont déjà dehors, cinq voitures nous attendent sur le parking.

7h: Je pars au Rond des Sapines avec une chienne, de la race des Poitevins, chiens couramment utilisés dans la chasse à courre aux gros gibiers.

7h15: Un daguet*, une biche et une bichette* passent devant moi. Je ne bouge pas.

8h20: Un dix-cors* s'arrête juste devant moi.

9h: Je retourne à la voiture pour manger des

sandwichs de pâté avec un verre de coca jusqu'à 10h.

10h15: Tout le monde arrive, il y a deux camions de chevaux et trois vans.

10h20: Le piqueux* prépare les chevaux.

10h30: Le rapport commence. Le rapport c'est le moment où le maître d'équipage donne les consignes et donne l'endroit où on va attaquer. Les sonneurs sonnent l'arrivée au rendez-vous.

10h35: Les cavaliers montent et on descend les 35 chiens. C'est parti, la chasse commence. La chasse à courre se pratique sans fusil.

10h40: Les chiens cherchent un cerf.

11h: Ils attaquent le dix-cors que j'ai vu le matin.

11h20: Le cerf n'est toujours pas sorti de l'enceinte*.

11h30: Le dix-cors pointe enfin le bout de son museau, il passe devant le 4x4 et un cavalier, il sonne la vue*.

12h: Le cerf ne s'est jamais arrêté. Il a traversé un champ de labour puis il a fait un hourvari* pour retourner dans les champs.

12h30: Il rentre dans un étang quand les chiens arrivent, il s'en va. Ce cerf est vraiment malin.

13h30: La voiture qui est devant moi voit une troisième tête. Les chiens arrivent. Nous les arrêtons avec un fouet, car ce n'est pas le dix-cors du départ.

15h: Le piqueux cherche toujours le dix-cors. Il a disparu. Il a bien su ruser les chiens.

15h30: Ils décident d'arrêter, ils sonnent la rosalie*.

15h40: Ils descendent des chevaux, il y avait 35 cavaliers puis je les desselle.

15h45: On compte les chiens avant qu'ils montent dans les camions, car souvent il y a quelques chiens qui partent sur un autre cerf.

16h15: Je me ressers du pâté et papote avec le piqueux pour savoir comment on a perdu le cerf.

17h: Je rentre chez moi, je prends une douche et pars me coucher, car une journée de chasse fatigue.

La vénerie c'est un mode de chasse consistant à attraper le gibier grâce à une meute de chiens que l'on contrôle et encadre à cheval.

Un daguet c'est un jeune cerf d'un an environ, avec les 2 bois en forme de perche.

Une bichette est une jeune biche d'un an environ.

Un dix-cors, c'est un jeune cerf qui a deux fois cinq cornes sur ses bois

Le piqueux est la personne qui s'occupe des chiens et des chevaux.

Une enceinte est une partie de la forêt où la chasse se déroule.

La vue est une fanfare de trompe quand on voit l'animal.

Un hourvari c'est quand le gibier fait une boucle pour ruser les chiens.

Un troisième tête est un cerf qui a 6 cors.

La rosalie est une fanfare de trompe quand la chasse est terminée.

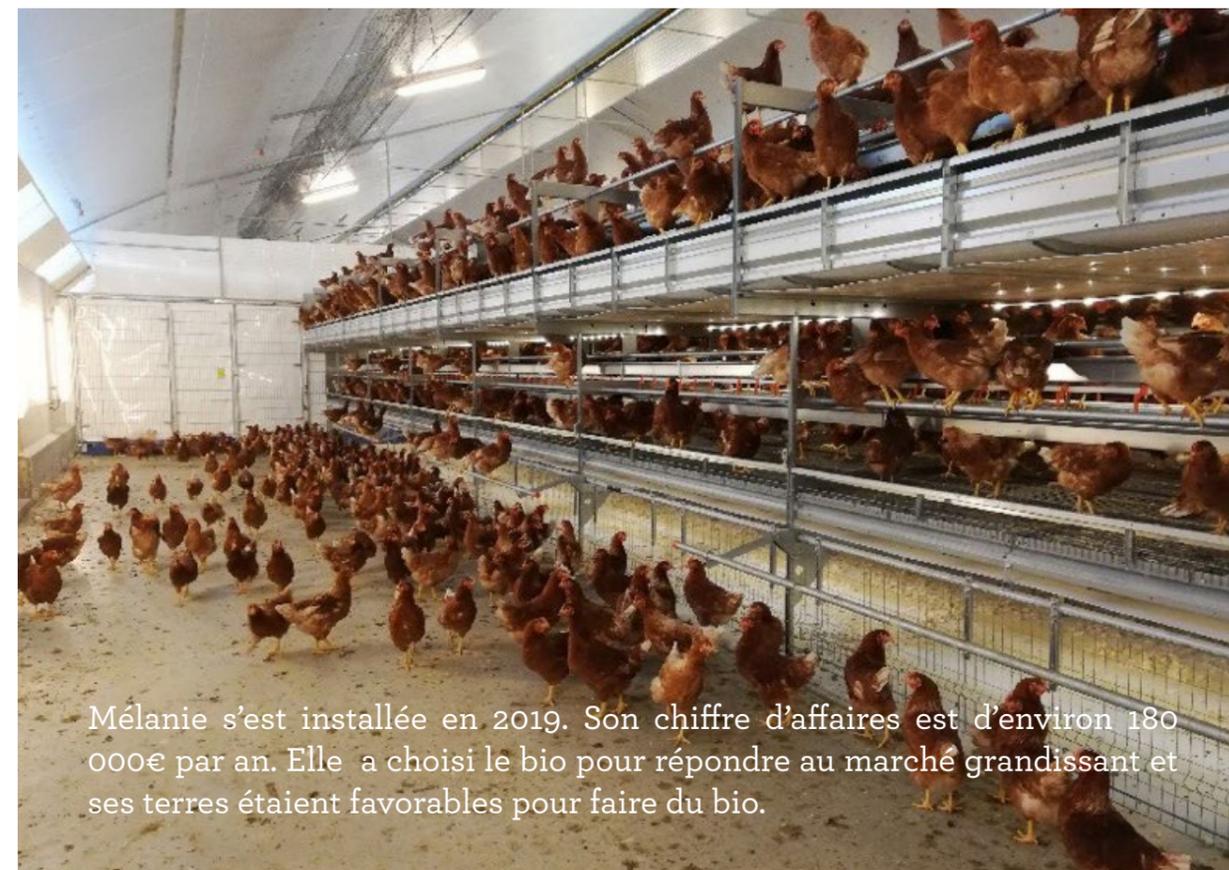


Un élevage de poules pondeuses Bio

par Andy et Dorian



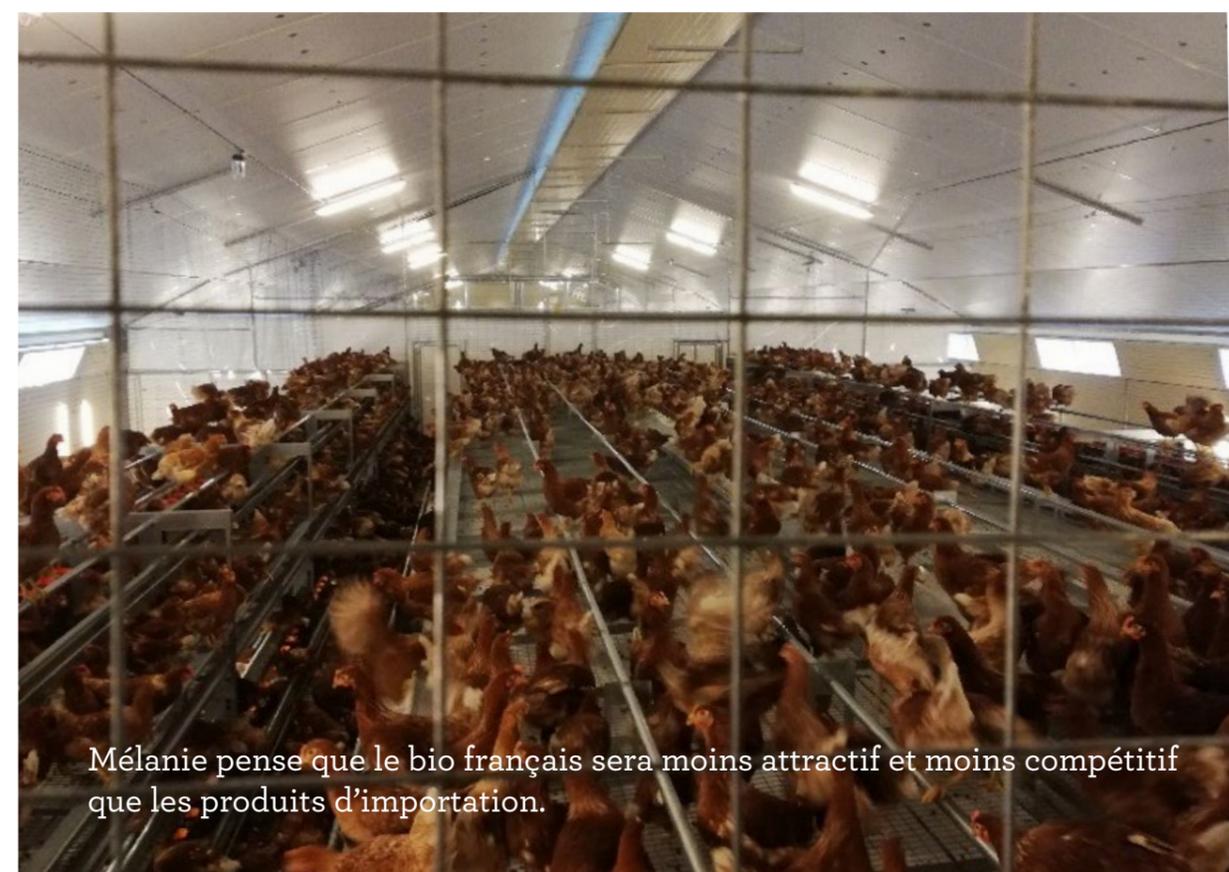
Mélanie Aubin habite à Maillé dans la Vienne. Elle a une vingtaine d'années et gère un élevage de poules pondeuses. C'est un contrat qui s'est offert à elle.



Mélanie s'est installée en 2019. Son chiffre d'affaires est d'environ 180 000€ par an. Elle a choisi le bio pour répondre au marché grandissant et ses terres étaient favorables pour faire du bio.



La ferme possède 25 ha de culture de vente.



Mélanie pense que le bio français sera moins attractif et moins compétitif que les produits d'importation.

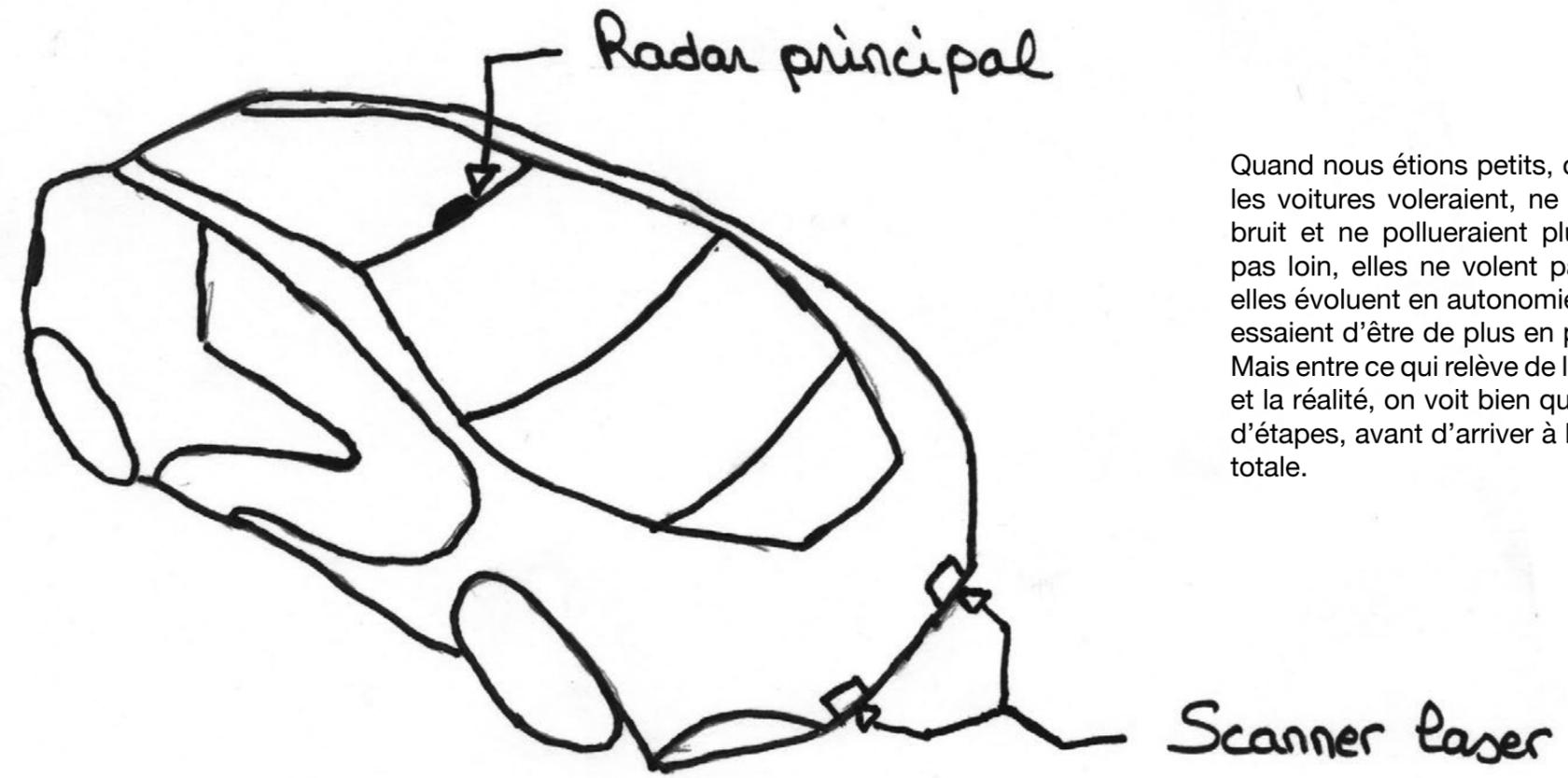
Sans les mains

Par Julien, Victorien et Roméo

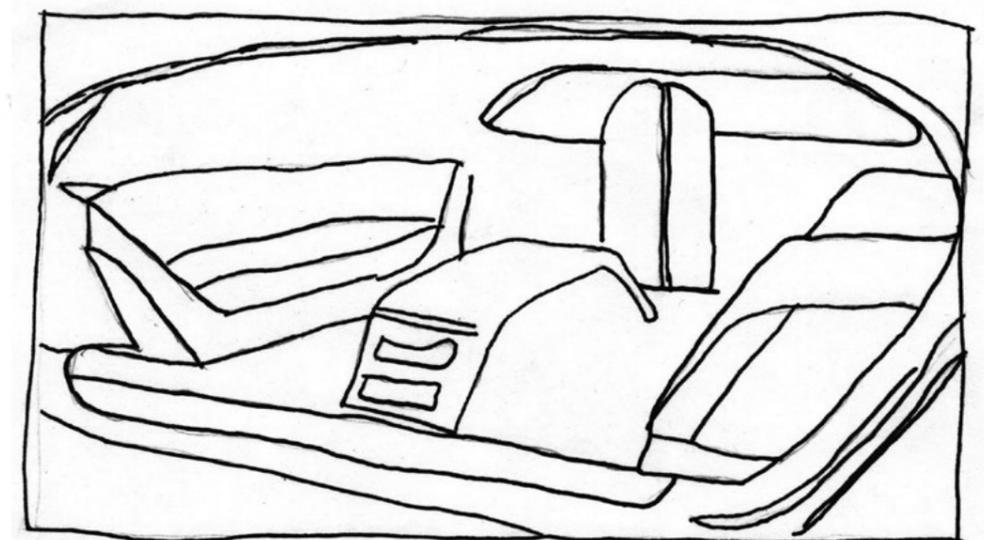
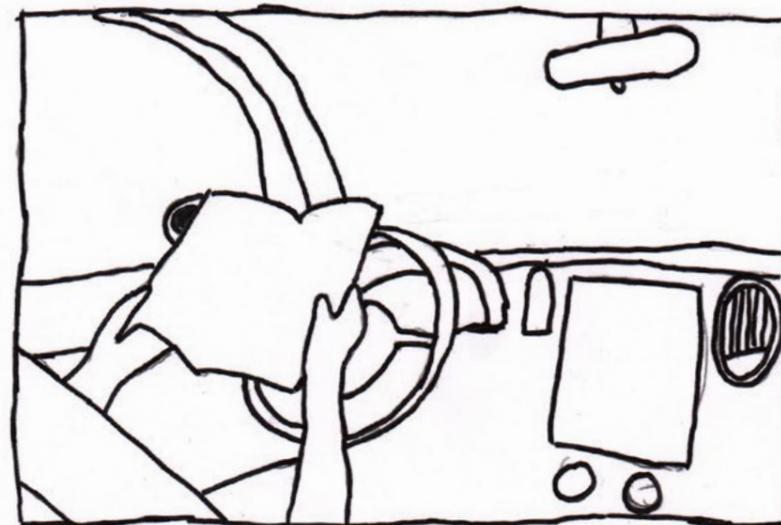
On parle souvent de Tesla comme référence des voitures autonomes, mais la marque américaine n'est pas la seule sur le dossier. Si l'industrie automobile se penche sur l'autonomie des véhicules depuis quelques années, le monde agricole n'est pas en reste. Les Américains, encore, avec Case IH ont été les premiers à innover avec le Magnum Autonome de la marque, qui a été dévoilé au grand public en 2016.

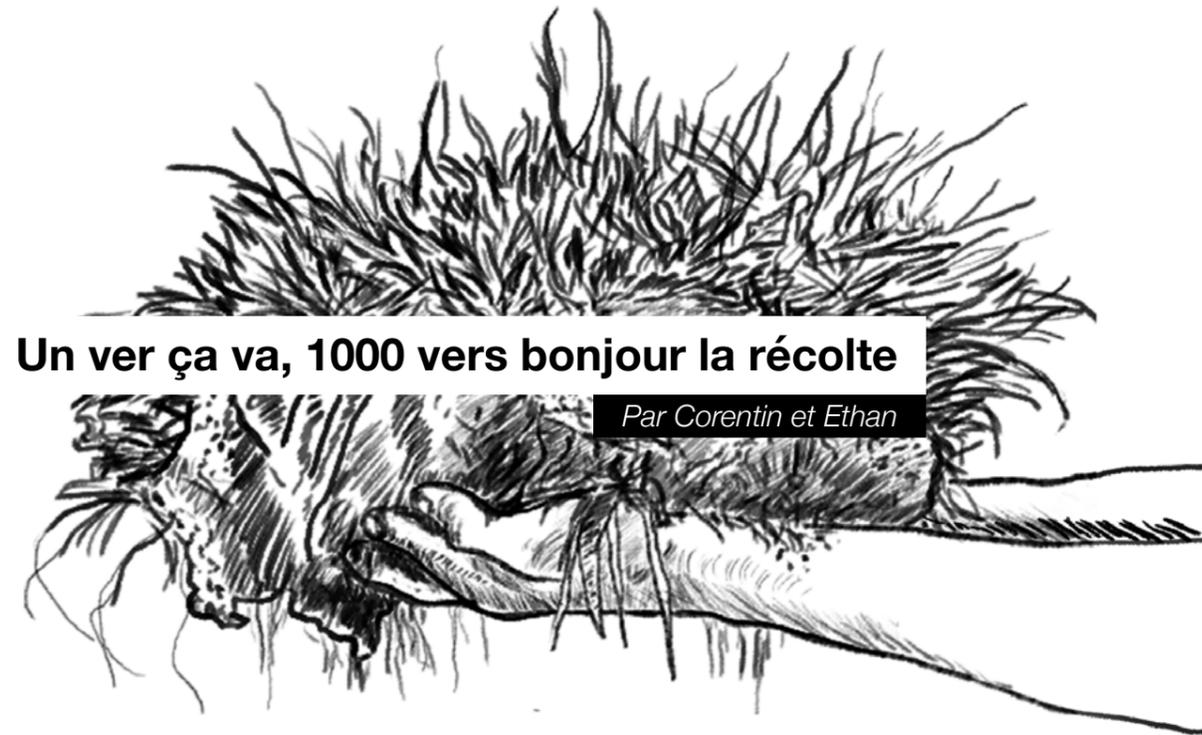
Il s'agissait alors d'un prototype, mais en 2018, sur une grande exploitation aux États-Unis, les tracteurs Steiger et Quadtrac ont été testés. Le constructeur a défini différents niveaux d'autonomie pour ses engins agricoles (guidage, coordination et optimisation, autonomisation partielle ou totale...). Les tracteurs parviennent à être autonomes grâce à un satellite qui envoie des données aux GPS du tracteur, des capteurs sont placés sur le tracteur pour éviter les erreurs de trajectoire, freinage d'urgence....Au lancement du projet, CASE IH annonçait une possible commercialisation en 2020. Nous y sommes, la presse agricole française titrait en 2017 : "Le tracteur autonome Case Ih : dans 3 ans dans les champs". Il semble que le délai soit suspendu, en tout cas aucune date n'est précisée pour le moment.

Des problématiques morales et éthiques se poseront probablement, de la même manière qu'elles se sont posées pour les véhicules autonomes à l'occasion du premier accident mortel en 2018, lorsqu'une voiture autonome conçue par Uber a percuté une femme en Arizona. À voir quels seront les problèmes soulevés par les engins agricoles autonomes. Ce tracteur sans poste de pilotage, va en tout cas surprendre au niveau de son prix, annoncé entre 200 000 et 300 000€.



Quand nous étions petits, on imaginait que les voitures voleraient, ne feraient plus de bruit et ne pollueraient plus. On n'en est pas loin, elles ne volent pas encore, mais elles évoluent en autonomie, en pollution et essaient d'être de plus en plus autonomes. Mais entre ce qui relève de la science-fiction et la réalité, on voit bien qu'il y a beaucoup d'étapes, avant d'arriver à l'autonomisation totale.





Un ver ça va, 1000 vers bonjour la récolte

Par Corentin et Ethan

Nous sommes deux jeunes agriculteurs, Corentin et Ethan. Nous nous sommes questionnés sur la pratique de l'agriculture de conservation. Qui de mieux pour y répondre que Yohann Chauvineau, agriculteur à Cloué (86).

Yohann a 40 ans, il habite Cloué depuis 25 ans. Eleveur de porcs, il pratique l'agriculture de conservation depuis 1996. Depuis ce jour, il a complètement fait disparaître la charrue de son exploitation. C'est un des fondamentaux de l'agriculture de conservation : abandonner le travail mécanique du sol pour laisser l'activité biologique rendre la terre plus fertile. Mais la définition ne serait pas complète si on oublie la couverture permanente du sol et les longues rotations entre les cultures. Il aura fallu attendre 2008 pour que la FAO (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture) ne définisse l'agriculture de conservation.

De père en fils ...

Depuis tout petit, Yohann voyait sa famille travailler sur la ferme avec passion, c'est ce qui l'a poussé à exercer lui-même ce métier. Il a donc naturellement entrepris des études agricoles jusqu'au BTS à Venours et il s'est installé en 2005 sur cette exploitation familiale.

Son exploitation est en polyculture-élevage avec 400 truies naisseur/engraisseur et 450ha de céréales (blé, orge, maïs avec de l'irrigation) et des oléoprotéagineux (colza, pois de printemps et féverole). Ils sont actuellement 5 à travailler sur cette exploitation.

Un système gagnant

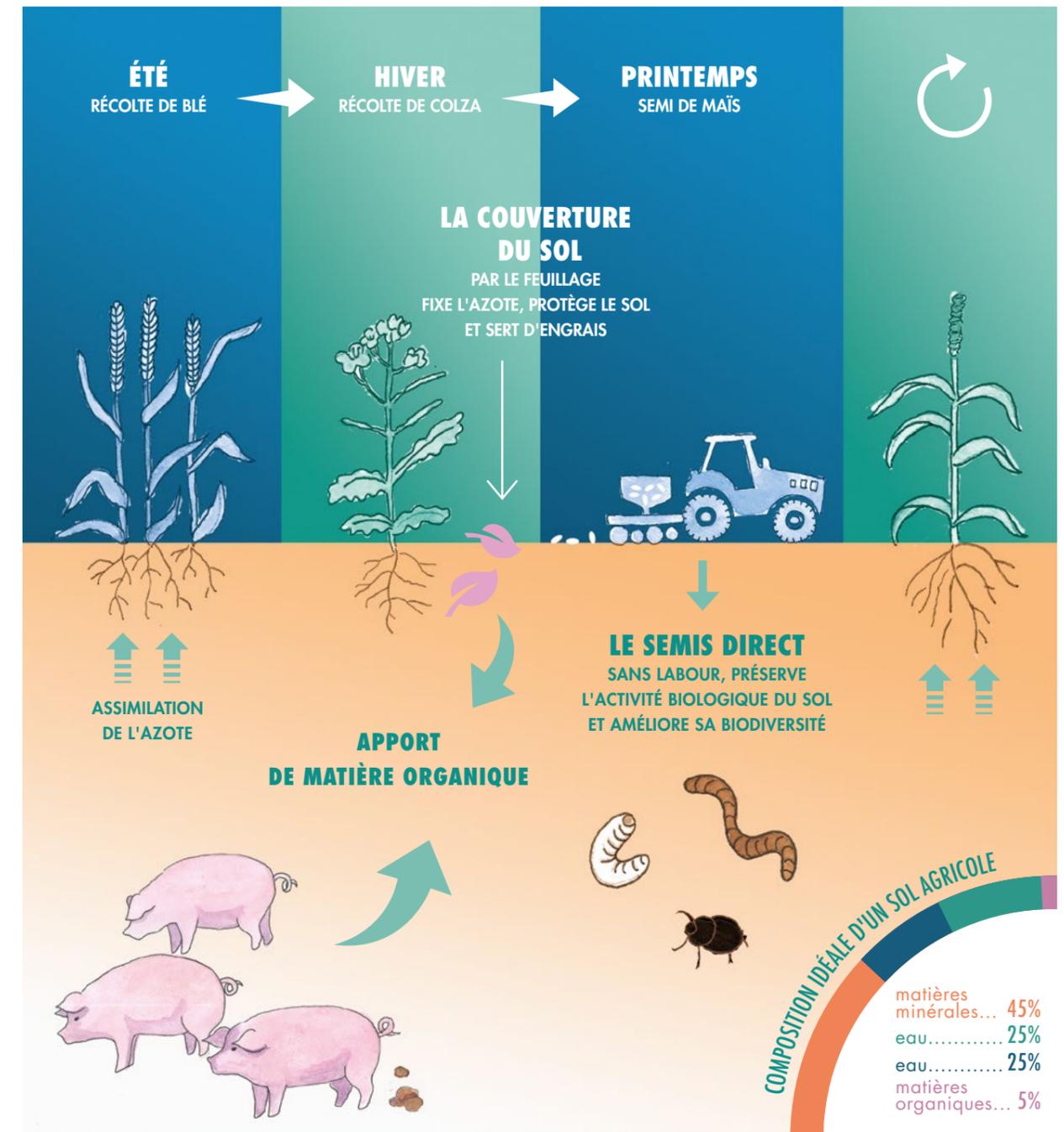
L'agriculture de conservation est, pour lui, un système qui assure une production compétitive et durable en respectant l'environnement, en allongeant et diversifiant la rotation, en réduisant le travail du sol et en couvrant le sol grâce aux intercultures.

L'exploitation a choisi ce système pour réduire les coûts de production, préserver la ressource et "refaire vivre le sol".

Grâce à cette technique, Yohann a donc pu constater une augmentation de la population de vers de terre. Avec les coupes de sol, la disparition des semelles de labour et des radicules qui vont plus profondément, il a observé une réduction très importante de l'érosion (de l'ordre d'une division par 4).

Mais aussi l'amélioration de la réserve utile en eau (10 mm de réserve tous les dix ans, en relation avec le taux de matière organique). En plus de tout ça, le temps de travail et la main-d'œuvre ont largement diminué.

Ce système est avantageux, viable sur le long terme, concurrent de l'agriculture intensive, mais précise Yohann, "il faut juste être prêt mentalement à changer de système".



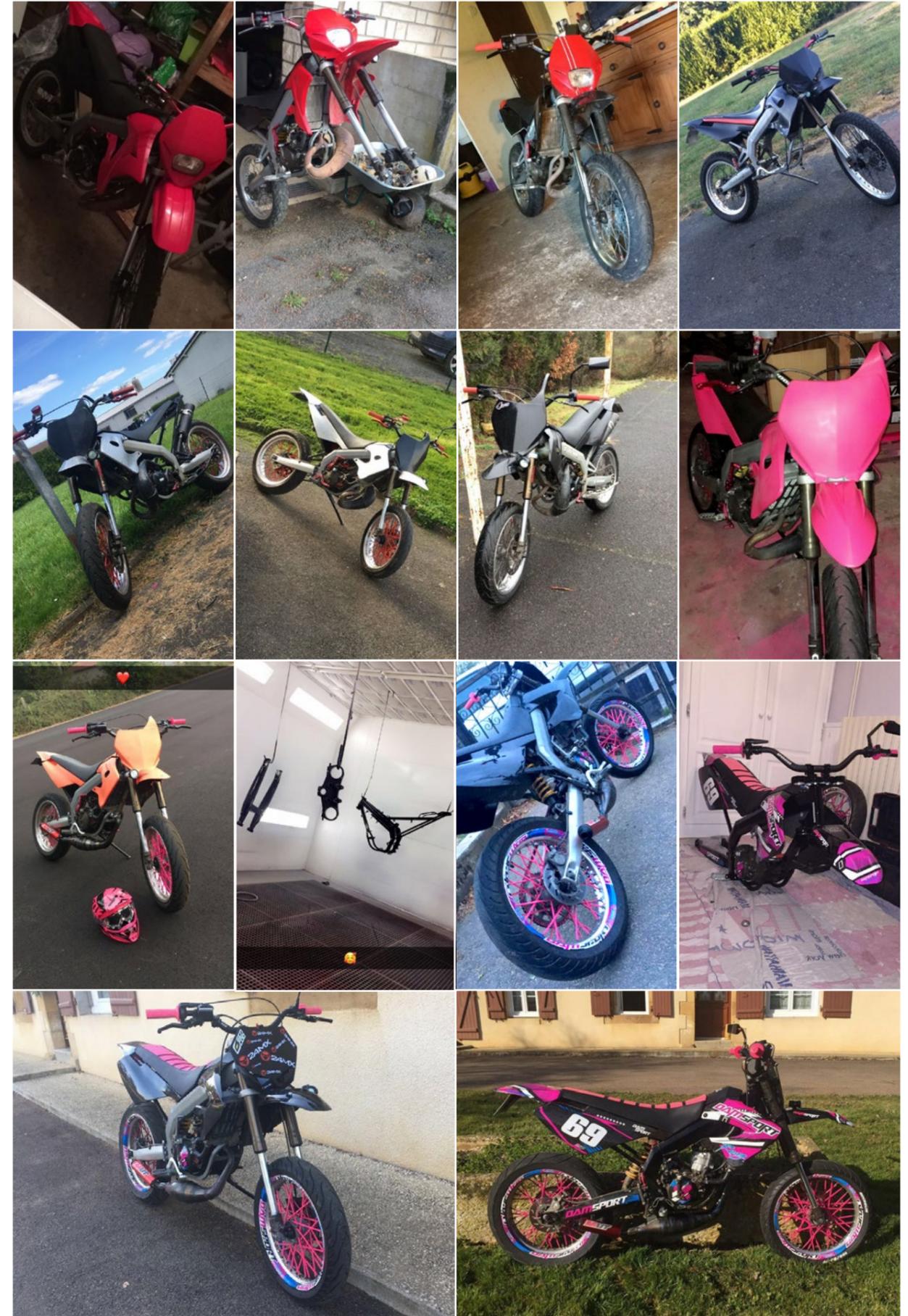
Le montage d'une 50cc du futur

Par Louis et Lucas



La nuit certains bossent, d'autres mentent comme dans la chanson, beaucoup rêvent et tout le monde dort. Louis et Lucas eux, s'endorment probablement avec des effluves de 2 temps et le bruit des segments qui viennent racler un cylindre de 50cm³ pour monter dans les tours.

Et puis le réveil sonne et les heures de temps libre passées dans un garage, les mains dans le cambouis, viennent à nouveau nourrir leurs nuits en couleur : rose, vert et chromes rutilants. En attendant que leurs 50cm³ prennent de la hauteur et multiplient leur cylindrée, les carcasses se démontent et se remontent pour revivre et faire rêver.





L'arche de Noé à Poitiers

Par Ilona et Louis

Au nord de Poitiers, rue de la Poupinière, le refuge de la SPA accueille des animaux errants recueillis par la fourrière et ceux abandonnés par leurs maîtres, d'ailleurs de plus en plus nombreux, souligne l'association. Celle-ci est indépendante, adhérente à la Confédération défense de l'animal (270 structures sur le territoire). En France la SPA ce sont : 62 refuges et maisons, 12 dispensaires et 1 délégation.

Rencontre avec Caroline Langlois :

Quel est votre rôle ?

Je suis responsable de la communication en tant que bénévole, mais je fais aussi partie de la direction collégiale de l'association composée de 5 coresponsables. Comme pratiquement tous les bénévoles, j'ai un emploi à côté et cela fait 13 ans que je suis bénévole.

Comment faites-vous vivre le refuge ?

La SPA de Poitiers est en activité grâce à une dizaine de salariés et une cinquantaine de bénévoles. Les dons et legs permettent de faire vivre le refuge. Le refuge ne fait pas d'euthanasie pour faire de la place, les rares euthanasies sont faites pour des raisons médicales engagées (fin de vie, aucun traitement fonctionnel). Nous espérons être toujours là pour accueillir les animaux, cela

n'est possible qu'en recevant des dons de particuliers et des collectivités. Nous espérons que les mentalités évoluent et qu'il y aura moins d'abandons, que les personnes seront plus responsables.

